

Pietro BEMBO

## HISTOIRE DE VENISE (LIVRE VI)

Présentation de Susanna GAMBINO LONGO

À la mort soudaine d'Andrea Navagero, en 1529, le Conseil des Dix charge Pietro Bembo de poursuivre l'histoire officielle de Venise, que Marc'Antonio Sabellico avait entreprise quelques années plus tôt, et qui s'achevait avec l'année 1486. Les autorités vénitiennes ont conscience de l'importance et de la valeur d'une historiographie officielle pour l'image et les affaires de la République : le choix de Bembo est sans doute motivé par le prestige reconnu de l'ancien secrétaire de Léon X. C'est toutefois avec quelques réticences qu'il accepte la tâche : il en fait état dans une lettre adressée à son ami Giovan Battista Ramusio, en juin 1529, arguant que l'historiographie convient davantage à un jeune homme actif et entreprenant, impliqué dans les affaires publiques, qu'à un vieillard lettré, et, qui plus est, homme d'Église<sup>1</sup>.

Les recherches documentaires ainsi que la rédaction des *Rerum Venetarum Historiae* l'occuperont jusqu'à peu avant sa mort ; sa correspondance avec Elisabetta Quirini, en 1544, évoque la nécessité de traduire l'œuvre, désormais à terme, en italien, afin qu'un public large et moins cultivé puisse y avoir accès. Ce sont les deux exécuteurs testamentaires du cardinal, Carlo Gualteruzzi et Gerolamo Quirini, qui seront chargés de la publication de *l'Historia Veneta* : présentée au Conseil des Dix, puis au redouté collège des *Riformatori* du Studium de Padoue, l'œuvre est retouchée et partiellement censurée, ensuite imprimée en 1551, quatre ans après la mort de l'auteur<sup>2</sup>.

La digression chorographique que nous publions ici, dans la traduction et avec les notes de Brigitte Gauvin, présentant la description d'Haïti et de Cuba, ainsi que les voyages des Portugais dans l'océan Indien, occupe environ un quart du livre VI, et intervient à un moment précis de la chronique de la Cité, l'automne de l'année 1501. La conjoncture politique et économique est malheureuse pour la Sérénissime : prise en étau entre les Turcs dans les Balkans et la Mer Égée –

---

<sup>1</sup> P. Bembo, *Lettere*, vol. III (1529-1536), éd. E. Travi, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1992, n°988 : « Ho veduto nelle vostre lettere il disiderio, che mostrano grande v'hanno quelli Illustrissimi Signor capi delli diece, avere che io scriva la istoria nostra, e insieme l'amorevole essortazion vostra sopra ciò. A che vi rispondo. Prima, che io ringrazio le loro Signorie che pensato abbiano d'eleggermi a questa impresa, la qual nel vero io stimo la più difficile che abbiano tutti gli studi delle lettere, si per cagion dello stile, che bisogna aver dotto e puro e molto ricco, e si per la prudenza, che è fondamento delle buone istorie, e non è richiesta tanto per aventura nelle altre scritture. Poi, vi dico che io sono assai rimoto da quella vita e da quelle azioni pubbliche che sono in gran parte materia della istoria e per volontà mia, ché datomi sono a gli studi ; per lo ecclesiastico che da loro mi separa, oltra che, in tante maniere dello scrivere alle quali ho alle volte posto mano e dato alcuna opera, mai non ebbi pure un pensieruzzo di volere scrivere istorie. E ancora vi dico che io sono oggimai molto oltre ne gli anni, e vecchio. E questo carico sarebbe, se non da giovane, almeno di età ancora verde e non bianca. [...] Per che priego e stringo a pregar le loro Signorie che mi lascino ne' miei usati studi... Tuttavia se elleno questa mia iscusazion non accetteranno, e pur vorranno che io pigli a portar questo peso, non mi sento già bastante a negare alla patria mia cos'ache elle da me voglia, perciò che io l'amo altrettanto quanto alcuno di quelli medesimi Signori ciò procurano ». Pour ces attermolements et le faible enthousiasme de Bembo historien voir aussi E. Cochrane, *History and Historians in italian Renaissance*, Chicago-London, Chicago University Press, 1981, p. 229 passim.

<sup>2</sup> P. Bembo *Historiae Venetae libri XII*, (Johannes a Casa edidit), Venetiis, apud Aldi filios, 1551 (avec privilège de C. Gualteruzzi) ; P. Bembo, *Della historia vinitiana*, volgarmente scritta libri XII, Vinegia, G. Scotto, 1552 ; ensuite publié dans l'édition bâloise des *Opera Omnia* (M. Isengrin, 1556). La découverte du manuscrit autographe de la version italienne non censurée par les Riformatori fit sensation : elle fut publiée par le bibliothécaire de San Marco, Jacopo Morelli en 1790 (*Della historia vinitiana* di Pietro Bembo cardinale da lui volgarizzata libri dodici, ora per la prima volta secondo l'originale publicati, Vinegia, A. Zatta, 1790). Il existe également une édition moderne encore incomplète : Pietro Bembo, *History of Venice*, vol. I, books I-IV, ed. and trans. Robert W Ulery, I Tatti Renaissance library, Cambridge Mass. – London, Harvard university Press, 2007.

elle vient de perdre ses possessions en Morée et la ville stratégique de Durazzo - et les visées diplomatiques et militaires de Louis XII à l'est, elle voit aussi son prestige affaibli par la mort du doge Agostino Barbarigo ; l'avancée des Turcs dans la vallée du Danube est alarmante et l'ouverture de nouvelles routes maritimes des trafics avec l'Orient ne laisse présager rien de bon pour les affaires jusqu'alors florissantes de la République. C'est donc avec des sentiments partagés que Bembo relate la sensationnelle découverte des îles et terres inconnues : l'avenir de Venise en sera de toute évidence menacé et la réaction affligée des Sénateurs vénitiens (*Eo nuncio Patres accepto non parvam animi aegritudinem contraxerunt*) en est une prise de conscience lucide et précoce. Il n'en demeure pas moins que l'entreprise colombienne constitue une avancée formidable pour le savoir et le destin de l'humanité.

Bembo appartient à cette élite vénitienne qui a très vite compris les enjeux des explorations géographiques des Espagnols et des Portugais. Son ami, Giovan Battista Ramusio, surnommé Zuan Batta dans la correspondance intime, réunit depuis des années les textes et témoignages de voyageurs antiques et modernes, recherches qui aboutiront au célèbre recueil *Navigazioni et viaggi*, dont le troisième volume est entièrement consacré aux récits et aux relations sur le Nouveau Monde<sup>3</sup>. Bembo est sans doute parmi les premiers à qui Ramusio fait lire sa traduction du *Sumario de la Historia general de la Indias* de Gonzalo Fernandèz de Oviedo<sup>4</sup>, et il propose même des corrections<sup>5</sup>.

Oviedo a le mérite de parvenir à convaincre ses correspondants vénitiens qu'il s'agit véritablement d'un nouveau continent, et non pas simplement de l'extrémité orientale de l'Asie : d'où l'attention prêtée par Bembo à ses calculs et à ses arguments mathématiques. La décision d'intégrer le médaillon chorographique du Nouveau Monde remonte donc à ces lectures et à la curiosité excitée par Ramusio ; Bembo s'adressera directement à Oviedo, le 20 avril 1538, en le félicitant pour un travail si méritoire et en lui demandant formellement l'autorisation d'exploiter son œuvre dans son *Histoire de Venise*. L'entreprise de chacun des deux correspondants, Bembo et Oviedo, est, selon le premier, inscrite dans un contexte d'usage public et politique de l'écriture : Oviedo est la fierté de sa majesté Charles Quint, Bembo, la plume de la Sérénissime. Le ton soutenu et l'effort rhétorique de la lettre, par lesquels Bembo rend hommage à son correspondant espagnol, lui accordent le statut de référence pour tous ceux qui voudront écrire et raisonner sur les terres nouvelles : Bembo fait ainsi d'Oviedo leur véritable inventeur, (*cotesti vostri scoprimenti*), l'intronisant père du Nouveau Continent, plus encore que Christophe Colomb et Pierre Martyr d'Anghiera :

Ho ancora letta la vostra Istoria sopra le Indie, nella quale non solo ho scorto la maraviglia delle cose non più udite di quelle regioni che vi si raccontano ; ma oltre a cò ancora molta dottrina e molta prudenza vostra nelle misure del cielo e della terra e de' suoi siti. Le quali tutte, raccolte e sparse per lei, faranno la detta istoria, sì come io stimo, per avventura la più grata che sia giamai

---

<sup>3</sup> Pour le texte du recueil nous renvoyons à l'édition moderne : G.B. Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, ed. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1985, vol. V et VI. Le matériel sur le Nouveau Monde était prêt en 1553 et sera publié en 1556 (Venise, Giunti). Pour une édition moderne voir Pierre Martyr d'Anghiera, *Décades du nouveau monde, I La décade océane*, introduction et notes B. Gauvin, Paris, Les Belles lettres, 2003.

<sup>4</sup> L'œuvre parut d'abord à Tolède, en 1526 ; Navagero, à l'époque ambassadeur en Espagne, en envoya à Venise un exemplaire, sur lequel Ramusio fit faire une traduction italienne ; celle-ci parut chez Nicolini del Sabbio en 1534 avec les trois premières décades de Pierre Martyr d'Anghiera : [Pietro Martire d'Anghiera], *Libro primo della historia de l'Indie occidentali* ; [Gonzalo Fernandez de Oviedo], *Libro ultimo del sumario delle Indie Occidentali*. Un manuscrit en espagnol du *Sumario* d'Oviedo est recensé dans la bibliothèque du cardinal, cfr. M. Danzi, *La biblioteca del cardinal Bembo*, Genève, Droz, 2005, p. 86.

<sup>5</sup> P. Bembo, *Lettere*, vol. III (1529-1536), éd. E. Travi, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1992, p. 566-567 : « Ringrazio grandemente, M Zuan Batta mio caro... delli doi libri volgari parimente ora impressi, non con meno obbligo che se mi aveste donato un bel cavallo da ducati 200, come dite. Penso abbiate voi fato tradurre in volgar questi libri dallo spagnolo. E certo sono bene e gentilmente tradotti. Credo tuttavia avervi trovato un errore nella C.63 della seconda faccia, dove dice : 'Dico che si avanza di camino più di settemila leghe'. Il che non è possibile, ché poco più è il circuito della terra ».

venuta a mano e a lezion degli uomini. Di che ho voluto, or anche intendo il detto Giovan Battista mandarvi le sue lettere, rallegrarmi di cò in questa poca carta con voi e proferirmivi desideroso di servirvi. Né meno mi sono rallegrato più volte meco medesimo con la Maestà dello 'mperador vostro Signore, a cui torna tutta questa gloria poiché ha eletto voi a tale opera, senza la quale non si potrebbe ben conoscere la grandezza e utilità di così nuova e magnanima impresa, [...]. Della quale vostra opera e fatica prenderanno tutti quelli che di ciò vorranno o ragionare o scrivere per lo innanzi, sì come ho preso io. Che avendomi già alcuni anni la patria mia e questa republica dato carico di scrivere latinamente la istoria delle cose sue, v'ho innestata brevemente la somma di cotesti vostri scoprimenti del nuovo mondo e delle sue Indie, l'une e l'altra venendo ciò a proposito necessario a sapersi<sup>6</sup>.

Oviedo et Pierre Martyr d'Anghiera sont les pourvoyeurs de cette Amérique idéalisée, cette terre bénie, davantage imaginée et rêvée que réelle, sur laquelle Bembo et l'entourage de Ramusio tendent à s'aligner : l'humanité des Antipodes qu'un humaniste préférera à celle des Conquistadores et de la réalité coloniale, de laquelle, du reste, Venise sera exclue ; l'excursus américain de l'*Histoire de Venise* est ainsi limité à un voyage mental et livresque de son auteur.

---

<sup>6</sup> P. Bembo, *Lettere*, vol. IV (1536-1546), ed. E. Travi, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1993, p. 110-111.

PETRI BEMBI RERUM VENETARUM HISTORIAE LIBER VI\*

Pietro BEMBO

HISTOIRE DE VENISE  
LIVRE VI

Traduction et notes de Brigitte GAUVIN

*Talibus iactatae incommodis ciuitati malum etiam inopinatum ab longinquis gentibus et regionibus extitit. Petri enim Pascalici, apud Emmanuelem Lusitaniae regem legati, litteris patres certiores facti sunt regem illum per Mauritaniae Getuliaeque Oceanum conuehendis ex Arabia Indiaque mercibus itinera, suis tentata saepe nauibus, demum explorata compertaque habuisse nauesque aliquot eo missas, pipere et cinnamisi eiusmodique rebus onustas Ohsipponem reuertisse; itaque futurum ut eius rei facultate Hispanis hominibus tradita, nostri in posterum ciues parcius angustiusque mercarentur magnique illi prouentus, qui urbem opulentam redidissent toti pene terrarum orbi rebus Indicis tradendis, ciuitatem deficerent. Eo nuncio Patres accepto non paruam animi aegritudinem contraxerunt, quam tamen compendiis aliorum populorum solabantur. Simul et illud cogitabant amabile profecto esse nouas regiones alterumque prope acquiri orbem gentesque abditas atque sepositas celebrari. Ac posteaquam hunc ad locum meorum me commentariorum cursus perduxit, non alienum esse arbitror quod eius rei omnium, quas ulla aetas unquam ab hominibus effectas uidit, maximae atque pulcherrimae fuit initium, tum quae terrarum portio, post id quae gentes et quibus moribus sint repertae, quantum suscepti operis ratio permittet, breuiter dicere.*

La cité, déjà mise à l'épreuve de telles défaites, connut alors un malheur insoupçonné jusque là, qui lui vint de peuples lointains. En effet les Sénateurs apprirent par des lettres de Pietro Pasqualigo<sup>1</sup>, ambassadeur auprès du roi Manuel<sup>II</sup> du Portugal, que les flottes de ce roi, après de nombreuses tentatives, avaient exploré et connaissaient désormais les routes qui, passant par les océans de Mauritanie et de Gétulie<sup>III</sup>, permettaient d'acheminer les marchandises en provenance d'Arabie et d'Inde, et que quelques navires envoyés là-bas étaient revenus à Lisbonne chargés de poivre, de cannelle et d'autres marchandises de ce genre; cela ferait qu'à l'avenir, une fois le peuple espagnol au fait de cette possibilité, nos citoyens verraient leurs échanges commerciaux diminuer en nombre et en importance; et l'afflux de biens qui avait enrichi la ville, en lui donnant le pouvoir d'approvisionner le monde entier, ou presque, en marchandises venues de l'Inde, allait échapper à la cité. En apprenant cette nouvelle, les Sénateurs ressentirent un très grand déplaisir, dont les consolait cependant les profits qu'ils tiraient d'autres peuples. Ils pensaient en même temps qu'il était assurément enviable de conquérir de nouvelles régions et presque un autre monde, et de révéler l'existence de peuples cachés et éloignés. Et maintenant que le fil de mon *Histoire* m'a amené à aborder ce point, il n'est pas hors-sujet, à mon avis, d'exposer rapidement, dans la mesure où me le permet l'œuvre que j'ai entreprise, quelle a été l'origine de cet exploit, le plus beau et le plus grand de tous ceux qu'ont jamais réalisés les hommes, puis de décrire quelle partie de la Terre a été explorée, quels peuples ont été découverts, quelles sont leurs mœurs.

\* Nous donnons le texte de l'édition de 1556 (*Petri Bembi Patritii Veneti scriptoris omnium politissimi disertissimique quaecunq; usquam prodierunt opera [...]* Basileae, [M. Isengrin], t. II, 1556, p. 214-225). Nous avons conservé les graphies mais la ponctuation a été modernisée.

*Erat Columbus homo Ligur ingenio peracri, qui multas emensus regiones, multum maris et oceani perlustrauerat. Is, ut est humanus animus nouarum rerum appetens, Ferdinando et Isabellae, Hispaniae regibus, proponit edocetque illud, quod omnis fere antiquitas credidit, quinque esse coeli partes quarum media caloribus, extremae duae frigoribus sic afficiantur, ut quae sub illis sint totidem terrae plagae, incolae ab hominibus non possint; duae tantum inter eas sub eisdem positae coeli partibus possint; inanem esse antiquorum hominum fabulam et nullis ueris rationibus fultam et confirmatam descriptionem; improuidum prope necesse esse haberi Deum, si ita mundum sit fabricatus ut longe maior terrarum pars propter nimiam intemperiem hominibus uacua, nullum ex sese usum praebeat. Globum esse terrae hunc eiusmodi, ut commeandi per omnes eius partes facultas hominibus ne desit. Cur sub media coeli conuersione degi non possit, ubi diei calor cum noctis frigore pari dimenso utriusque morae spatio temperetur, praesertim cum tam cito sol in alterutram declinet partem? Cumque sub iis coeli conuersionibus, in quibus nostro uertici propior longinquam sol moram trahit, tamen degatur? Argentes sub septentrionalibus esse terras, sed eas hominibus non defici. Sic sub australi terras esse frigiditas uertice, esse animantium atque hominum genus. Quem Oceanum scriptores appellarint, eum non esse inertis magnitudinis, sed insulis atque terris scatere, quas homines inhabitent: itaque uigere atque incolae uniuersum globum qui ubique sit uitalis aurae particeps.*

*Hac oratione apud reges habita petit, ut sibi liceat eorum opibus nouas insulas, noua littora quaerere; spem se habere non defore inceptis fortunam ditionemque ipsorum magnopere iri auctum, si rem susceperint, confirmat. Ab regibus noua spe allectis sententia Columbi, quam quidem totum septennium reiecerant, ad extremum comprobata quam tamen multo antea Posidonii philosophi Panetii discipuli primum, deinde etiam Auicennae medici fuisse uideo, magni et praeclari uiri, anno ab urbe condita millesimo septuagesimo primo, tribus cum nauibus Columbus ad insulas Fortunatas, de quibus superioribus libris sermonem habuimus, quas Canarias appellant,*

Colomb était un Ligure à l'esprit vif qui avait parcouru de nombreuses régions, sillonné de long en large la mer et l'Océan<sup>iv</sup>. L'esprit humain étant friand de nouveauté, cet homme s'offrit à servir Ferdinand et Isabelle, les souverains d'Espagne, et leur expliqua ceci : presque toute l'antiquité a cru que le ciel est divisé en cinq zones, dont la partie médiane est soumise à la chaleur, les extrémités au froid, de sorte que les parties de la Terre qui sont situées, en même nombre, sous ces zones, ne peuvent être habitées ; seules les deux parties qui sont situées entre les autres, à la même place dans chaque hémisphère, le peuvent : c'est là une fable des Anciens<sup>v</sup> sans fondement et une description du monde qu'aucun élément rationnel ne soutient ni ne confirme ; on serait presque obligé de considérer Dieu comme imprévoyant, s'il avait façonné la terre de manière telle que la partie du monde qui est de loin la plus étendue, se trouvant déserte à cause des excès du climat, ne présentait aucune utilité. <En réalité> le globe terrestre est fait de telle façon qu'aucune de ses parties ne refuse à ses habitants la possibilité de se nourrir. Pourquoi ne pourrait-on pas habiter sous la zone équatoriale céleste, où la fraîcheur des nuits tempère la chaleur des journées, puisque les unes et les autres ont la même durée, surtout que le soleil se couche si vite dans l'une ou l'autre partie ? Et alors qu'on vit pourtant sous les parages du ciel où le soleil s'attarde longuement, plus près de notre zénith<sup>vi</sup> ? Il existe des terres glacées sous les parages septentrionaux, mais elles ne sont pas inhabitées. De même, sous le ciel austral, il y a des terres froides, mais elles sont peuplées d'animaux et d'hommes. La zone que les écrivains appellent Océan n'est pas une étendue stérile mais fourmille de terres et d'îles habitées par les hommes ; ainsi on trouve de la vie et des habitants sur la totalité de la terre, puisque partout elle jouit d'un air vital.

Une fois qu'il eut tenu ce discours devant les souverains, Colomb leur demande de lui permettre, en finançant une expédition, de partir à la découverte de nouvelles îles, de nouvelles terres<sup>vii</sup>. Il espérait que la fortune favoriserait son projet ; il leur assure que leur puissance se trouverait immensément augmentée, s'ils se lançaient dans l'entreprise. Séduits par ce nouvel espoir, les rois suivirent finalement l'avis de Colomb, après l'avoir rejeté pendant sept années entières<sup>viii</sup> ; cet avis cependant, à ce que je vois, était, longtemps auparavant, d'abord celui du philosophe Posidonius<sup>ix</sup>, disciple de Panétius, puis celui du médecin Avicenne<sup>x</sup>, un grand homme, illustre ; et en l'an 1071 à compter de la fondation de Venise<sup>xi</sup>, Colomb leva l'ancre avec trois navires pour gagner les îles Fortunées, qu'on appelle

*profectus, atque ab iis tres et triginta totos dies occidentem sequutus solem, sex numero insulas reperit quarum sunt duae ingentis magnitudinis, quibus in insulis luscinae Nouembri mense canerent, homines nudi, ingenio miti, lintribus ex uno ligno factis uterentur. Frumentum hi habent quod maicem appellant, multo quam nos spica et culmo grandioribus arundineisque foliis et plurimo ac rotundo grano, quod spicae infixum membrana pro aristis uestitur, quam quidem maturescens reiciat. Animalium quadrupedum genera habent perpauca: ex his canes pusillos qui muti etiam sint nec latrent; auium uero longe plurima, nostris tum grandiora, tum etiam minora, adeo ut auiculae inueniantur, quae singulae suo cum nido uigesimam quartam unciae partem non exuperent. Psittacorum magnam copiam, forma et colore uariam. Vellera sponte nascentia ex nemoribus atque montibus colligunt; sed ea, cum uolunt candidiora melioraque fieri, ipsi purgant atque apud domos suas serunt. Aurum quod in fluminum arenis legunt habent; ferrum non habent; itaque praeduris atque acutis lapidibus et ad lintres cauandos, et ad reliquam materiam in usum domesticum formandam aurumque molliendum pro ferro utuntur. Sed aurum cultus tantummodo gratia molliunt idque auribus et naribus perforatis pendulum gerunt neque enim numos nouerunt neque stipis ullo genere utuntur. Harum duarum insularum unius cum rege amicitia foedereque inito, Columbus, duodequadragesima ex suis apud illum relictis, qui mores et sermonem gentis addiscerent seque breui rediturum expectarent, decem ex insularibus secum ducens in Hispaniam rediit. Haec illorum itinerum origo institutaque ad incognitas orbis terrarum oras navigationis initium hoc fuit.*

*Anno autem insequente, ut pollicitus fuerat, Columbus cum nauibus decem septem et militibus et fabris et commeatu omnis generis missu regum eodem rediens, cum se ad laeuam uersus parumper flexisset, quamplures ad insulas est delatus; quarum partem homines incolebant feri trucesque qui puerorum et uirorum carnibus, quos aliis in insulis bello aut latrocinii cepissent, uescabantur, a feminis abstinebant, Canibales appellati.*

Canaries, dont nous avons parlé dans les livres précédents; partant de celles-ci, après avoir navigué en direction du couchant pendant trente-trois jours pleins, il découvrit six îles, dont deux d'une taille immense<sup>xii</sup>. Sur ces îles les rossignols chantent en novembre<sup>xiii</sup>, les hommes sont nus, pacifiques et ils utilisent des embarcations faites d'un seul tronc<sup>xiv</sup>. Ils ont une céréale qu'ils appellent maïs, aux épis et aux tiges beaucoup plus grandes que les nôtres, aux feuilles semblables à celles des roseaux, dont les grains sont très nombreux et ronds; ils sont attachés à l'épi et ne sont pas protégés par les barbes mais par une membrane qu'ils rejettent quand ils sont mûrs<sup>xv</sup>. Ils n'ont que très peu d'espèces de quadrupèdes, parmi lesquels des petits chiens, qui sont muets et n'aboient pas<sup>xvi</sup>; mais leurs oiseaux sont très nombreux, les uns plus grands que les nôtres, les autres plus petits – au point qu'on trouve de tout petits oiseaux qui, avec leur nid, ne pèsent pas, individuellement, plus d'un vingt-quatrième d'once<sup>xvii</sup> –, et une grande quantité de perroquets, de formes et de couleurs diverses<sup>xviii</sup>. Ils récoltent dans les bois et les montagnes une matière textile végétale qui pousse naturellement<sup>xix</sup>; mais quand ils veulent qu'elle soit plus blanche et de meilleure qualité, ils la nettoient et la sèment près de chez eux. Ils ont de l'or, qu'ils ramassent dans le sable des fleuves<sup>xx</sup>; ils n'ont pas de fer; c'est pourquoi ils utilisent à la place des pierres très dures, taillées tant pour creuser les troncs<sup>xxi</sup> que pour sculpter le bois, afin de fabriquer les objets à usage domestique, et façonner l'or<sup>xxii</sup>. Mais ils ne travaillent l'or que pour en faire des parures et ils le portent, en pendentifs, au nez ou aux oreilles, qu'ils percent à cet effet<sup>xxiii</sup>; ils n'ont pas de pièces et n'utilisent aucune sorte de monnaie. Après avoir scellé une amitié avec le roi d'une de ces deux îles, Colomb laissa auprès de lui trente-huit hommes pour apprendre la langue et les coutumes de ce peuple et attendre son retour prochain; et, emmenant avec lui dix insulaires, il revint en Espagne<sup>xxiv</sup>. Telle fut l'origine de ces explorations, tel fut le commencement de la navigation vers des terres inconnues.

L'année suivante, comme il l'avait promis, Colomb revint au même endroit, sur ordre des souverains, avec dix-sept navires, des soldats, des forgerons et toute sorte de ravitaillement<sup>xxv</sup>; comme il avait orienté sa course légèrement à gauche, il arriva sur des îles très nombreuses<sup>xxvi</sup>; une partie de ces îles était habitée par des peuples sauvages et cruels qui se nourrissaient de chair d'hommes et d'enfants, capturés sur les autres îles lors de rapt ou de guerres, mais ne mangeaient pas les femmes; on les appelle Cannibales<sup>xxvii</sup>.

*Vicos hi habebant uicenis aut tricenis domibus singulos ; domusque erant omnes lignee ac rotunda forma, palmis et stipulis contactae certarumque arborum et arundinum foliis, ad arcendos imbres. Aere utebantur adeo temperato ut Decembri mense auium aliae nidos ponerent, aliae pullos educarent suos.*

*Sed cum ad illam insulam, a qua reditum anno superiore apparauerat Hispaniolamque ipsam appellauerat, Columbus reuertisset, propter soli bonitatem magnitudinemque insulae, oppidum opportuno loco condere ac terram colere coepit. Arborea frondibus nullo anni tempore spoliabantur, una aut altera exceptis quarum Hispani praeter pinum palmamque nobis cognitam uiderunt nullam. Insulares duobus se e specibus terra proditos atque natos dicunt. Deos penates quos appellant Zemes colunt. Eo plebs habet communes. Suum uero ex regibus quilibet eorumque simulacra lana contexta in bellum profecturi capiti alligant inuarius se ab iis maiorem in modum putant. Noctu uagari mortuos credunt posseque omnia humana membra sumere praeter umbilicum. Ab suis Zemibus eiusmodi responsa non multos ante annos accepisse illos constat ; uenturam eo indutam uestibus gentem quae regionem subigeret et ipsorum aboleret Deos. Sed uicinae huic insulae hominibus alterius ex duabus de quibus supra dictum est, insulis, quam quidem et propter magnitudinem Hispani terram esse continentem crediderunt et hominum genere atque auri copiam multum praestare ceteris intellexerunt et Cubam appellari didicerunt, serpentes noua totius corporis specie ac forma praediti, sesquipedis plerumque longitudine qui ex terra et ex aqua uiuunt, in lautioribus erant epulis. Verumenimvero et illi et qui proximas obtinebant insulas quarum magnus erat numerus plerique auream aetatem agere, nullum agri modum noscere, non iudicia, non leges habere, non litteris, non mercatura uti, non in posterum sed in dies uiuere.*

*Ac dum haec conquiruntur, Ioannes, Lusitaniae Rex, per legatos apud Hispaniae Reges queritur sua litora suasque regiones ab ipsis tentari ; eas quas reperissent insulas ad se spectare, qui Hesperides habeat, et cuius maiores Oceanum percurrere ante omnes alios sint ausi.*

Leurs villages comptaient chacun vingt ou trente demeures ; les maisons étaient toutes faites de bois, de forme ronde, et couvertes de palmes, de chaume, du feuillage de certains arbres et de roseaux, pour abriter les habitants de la pluie<sup>xxviii</sup>. Ils jouissent d'un climat si doux qu'au mois de décembre certains oiseaux font leur nid, d'autres élèvent leurs petits<sup>xxix</sup>.

Alors que Colomb était revenu à l'île d'où il était parti l'année précédente, avec l'intention de revenir, et qu'il avait appelée Hispaniola, il entreprit, mû par la qualité du sol et la grandeur de l'île, de fonder une ville<sup>xxx</sup> dans un lieu propice et de cultiver la terre<sup>xxxi</sup>. Excepté quelques-uns, les arbres gardent leurs feuilles quelle que soit la saison ; et à part le pin et le palmier, qu'ils connaissaient, les Espagnols ne les avaient jamais vus. Les insulaires disent qu'ils viennent de la terre, qui les a mis au monde, et qu'ils sont sortis de deux cavernes<sup>xxxii</sup>. Ils vénèrent des dieux Pénates, qu'ils appellent Zèmes ; le peuple les partage, mais, parmi les rois, chacun en possède un qui lui est propre ; quand ils se préparent à marcher au combat, ils s'attachent au front des figurines de laine tissée qui les représentent, et ils pensent que ces divinités leur apportent un très grand soutien<sup>xxxiii</sup>. Ils croient que les morts errent la nuit et qu'ils peuvent prendre toutes les parties d'un homme sauf le nombril<sup>xxxiv</sup>. On sait que leurs Zèmes leur ont donné, il y a peu d'années de cela, un oracle de ce genre : un peuple vêtu allait venir qui soumettrait leur pays et supprimerait leurs dieux<sup>xxxv</sup>. Sur l'île voisine de celle-ci, une des deux dont nous avons parlé plus haut – on a cru, à cause de sa longueur, qu'il s'agissait d'un continent, mais on comprit qu'elle surpassait les autres par le peuple qui l'habitait et sa richesse en or et qu'on l'appelait Cuba – les hommes se régalaient, dans les festins raffinés, de serpents dont l'aspect et la forme étaient pour eux totalement nouveaux, de six pieds de long environ la plupart du temps, qui vivent à la fois sur terre et dans l'eau<sup>xxxvi</sup>. Le peuple de cette île et ceux qui habitaient les îles les plus proches, très nombreuses, jouissaient pour la plupart d'un âge d'or ; ils ne cultivaient pas les champs, n'avaient ni justice ni lois, ne connaissaient ni les lettres, ni le commerce et vivaient pour le présent et non pour l'avenir<sup>xxxvii</sup>.

Pendant que ces conquêtes se déroulaient, le roi Jean du Portugal envoie des ambassadeurs aux souverains d'Espagne pour se plaindre de ce qu'ils abordent des terres et des régions qui lui appartiennent ; les îles trouvées par les Espagnols lui revenaient, puisqu'il avait les Hespérides et que c'étaient ses ancêtres qui, les premiers, avaient osé,

*Contra Hispaniae reges dicere quae non fuerint ullo ab homine ante parta, omnibus hominibus patere ; se nulli esse iniurios, si ab ceteris ignorata labore et studio acquisiuerint suo. Itaque magnis ex ea re obortis inter eos disceptationibus, ne controuersiae eiusmodi ad bellum deducerentur, utrique se Alexandri Pontificis Maximi iudicio staturos spondent. Alexander tota re cognita statuit ut a Septentrionibus directa ducta in australem polum linea, quae a Gorgonum insulis tercenta milia passus in occasum distaret, quae pars orbis in Oceano ad occidentem solem esset, ea Hispaniae regibus cederet ; quae ad orientem spectaret iuris Lusitani censeretur. Ita orbis terrarum ab ea Oceani ora in duas diuisus partes, duobus regibus perquirendus et obtinendus est traditus. Ad quam quidem certe rem magna uterque diligentia consequendam se dedit.*

*Sed Hispanis ulteriora tentantibus, terra est obiecta continens paulo minus decies centena millia passuum ab Hispaniola protensa meridiem uersus ; atque in ea populi sub rege bellum cum finitimis gerente occurrerunt ; quorum feminae, uirum passae, nullam partem corporis, praeter muliebria, uirgines ne illam quidem tegebant. Regem ii suum honoris gratia sublime in humeris ferunt. Tum alii deinde populi capillo promisso et liberali aspectu, auro atque gemmis culti. Vino ii utuntur albo nigroque ex quibusdam confecto fructibus, sapore delectabili. Post hos item alii, qui certarum se herbarum coloribus pullo et purpureo inficiunt aspectuque sunt in pugna eam ob rem tetriore ac horribiliore. Demum gens inuenta agilis admodum, et item nuda, genitalibus tantummodo cucurbitula uel marina testa inclusis. Cadauera ibi regum et magnorum hominum desiccata in domibus asseruantur eaque in honore magno habentur. Est etiam ubi arida facta conterant eoque puluere in epulis et poculis honoris causa utantur.*

*Postremo autem ad meridiem audacius in dies iter flectentibus Hispanis, cum uertex se subducere noster cepit, tum e regione alia magnopere splendentium quatuor stellarum forma atque series extitit quam esse australis uerticis faciem crediderunt.*

avant tous les autres, parcourir l'océan.

Voici ce que répondirent les souverains d'Espagne : les terres que personne n'avait encore acquises étaient à disposition de tous ; ils ne lésaient personne en conquérant, par leur travail et leurs efforts, des terres ignorées des autres. Pour cette raison, comme ce sujet avait fait naître entre ces deux peuples de grands différends, afin que les controverses ne débouchassent pas sur une guerre, les deux camps promettent de s'en remettre au jugement du souverain Pontife Alexandre VI. Une fois informé de toute l'affaire, Alexandre VI fit établir une ligne droite du pôle Nord au pôle Sud, qui passe à trois cent milles<sup>xxxviii</sup> à l'ouest des îles des Gorgones<sup>xxxix</sup> ; la partie du monde qui, dans l'Océan, s'étend à l'ouest de cette île revient aux Espagnols ; celle qui est à l'est tombe sous la juridiction des Portugais. Ainsi, dans cette province océane, le monde est divisé en deux, chacune des deux parties revenant, pour la conquête et la propriété, à l'un ou l'autre de ces deux rois. Chacun veilla à ce que ce partage fût soigneusement respecté<sup>xl</sup>.

Mais tandis que les Espagnols continuaient leur progression, ils tombèrent sur une terre, un continent, qui s'étendait vers le sud, à un peu moins de mille milles<sup>xli</sup> d'Hispaniola. Les peuples qui l'occupaient étaient en guerre avec leurs voisins, qu'ils affrontaient sous le commandement d'un roi ; les femmes qui n'étaient plus vierges ne couvraient de leur corps que leurs parties génitales, les vierges étaient entièrement nues<sup>xlii</sup>. Ces hommes portent les rois sur leurs épaules en signe d'honneur<sup>xliii</sup>. Puis les Espagnols en rencontrèrent d'autres, aux cheveux longs, de belle allure, parés d'or et de pierres précieuses. Ces hommes connaissent le vin, le rouge et le blanc, qu'ils font à partir de certains fruits et qui est très agréable au goût<sup>xliii</sup>. Ils découvrirent ensuite d'autres peuples qui se teignent en rouge et noir en recourant à des pigments tirés de certaines plantes ; et par ce procédé, ils sont plus effrayants et terribles dans la bataille<sup>xliii</sup>. Ensuite ils découvrirent un peuple très habile, nu lui aussi ; seules les parties génitales sont couvertes d'une calebasse ou d'un coquillage<sup>xliii</sup>. Là on conserve dans des maisons les dépouilles des rois et des grands personnages, que l'on fait sécher, et on les tient en grand honneur<sup>xliii</sup>. Il y a aussi des lieux où, une fois desséchées, ces dépouilles sont broyées et on sert cette poudre dans les repas et les boissons, en signe d'honneur.

Plus tard, alors que les Espagnols descendaient vers le sud, chaque jour avec plus d'audace, notre ciel commença à disparaître à leur vue puis ils virent, devant eux, une constellation de quatre étoiles très brillante ; ils pensèrent qu'ils

*Visi post haec homines nostris longe proceriores et magno ad obeundas pugnas animo, tum flumen refertum insulis immani latitudine – patet enim amplius passuum millia centum – et sylvae arborum quae materiam habent ad tingendas lanas idoneam aliarumque ita procerarum ut eas uiginti hominum extremis se manibus contingentium capere complexus saepe nequeat. Siliquas haec producunt longitudine palmari, pollice crassiores, lanæ mollissimæ concisæque plenas quæ quidem ob tenuitatem et breuitatem deduci in subtegmina fuis non possit, sed ad faciendâ strata culcitraque magnopere sit idonea. Animal eae sylvae nutriunt cuniculi magnitudine, gallinis infestissimum ; quod quidem foemina loculum habet e pelle utero adnexum, quasi uterum alterum, fecundum uberibus, in quo catulos secum gestat emittitque cum uult ; itaque si animal noxium uidet, si uenatores adesse intelligit, loculo illos recipit et inclusos fugiens aufert ; idque tamdiu facit quoad catuli per se et quæ sibi usui ad uictum sunt quaerere et uitam tueri possint.*

*In ea terrarum parte homines impuberes in omni aetate sunt prope uniuersi neque ullos habent pilos. Iidem magnopere natandi artem callent, tum mares, tum foeminae, eique rei a paruulis insuescunt. Filios ex sororibus sibi haeredes instituunt quoniam non dubie suae gentis sunt. Mulieres adolescentes parere seruire ducunt esse ; itaque si praegnantæ fiunt herba ad eam rem idonea abortum faciunt. Cum uero aetatis flos exaruit, tum pariunt ac proli student. Sed quæ regio sunt sanguine negare aliquid ulli uiro qui ex nobili sit genere in turpibus habent rebus. Fere semper cum rege mortuo uxor una et altera sepeliri uult eo cum ornatu quem uiuens adamauit, tum serui etiam et clientes ; ita enim se cum illo apud superos tota tempora uicturos putent. Nonnullae gentes Deorum imagines filiorum suorum infantium spargunt sanguine. Mitiores aliae sacerdotes ita habent institutos ut barbam, si quam habent, aut capillum neque tondeant neque pectant totius uitae tempore. Quibusdam in locis propter paludes incolae domos in arboribus aedificant easque inhabitant cum uxoribus et liberis.*

contemplaient alors le ciel austral<sup>xlvi</sup>.

Ils virent ensuite des hommes beaucoup plus grands que ceux de nos contrées et très courageux au combat<sup>xlix</sup>, puis un fleuve aux nombreux îlots, d'une largeur immense – il s'étend en effet sur plus de cent milles de largeur<sup>l</sup> – et des forêts constituées d'essences dont le bois permet de teindre la laine et d'autres arbres si grands que vingt hommes formant un cercle en se touchant le bout des doigts n'arrivent pas, souvent, à en faire le tour<sup>li</sup>. Ces arbres produisent des cosses longues d'une paume, plus épaisses que le pouce, pleines d'une matière textile très douce et épaisse, qu'on ne peut filer ni tisser à cause de la finesse et de la petite taille des fibres, mais qui convient très bien pour remplir les couvertures et les édredons. Ces forêts abritent un animal de la taille d'un lapin, redoutable prédateur pour les poules ; la femelle possède une poche de peau, attachée au ventre, comme un autre utérus, pourvu de nombreuses mamelles, dans laquelle elle porte ses petits et dont elle les fait sortir quand elle le souhaite ; pour cette raison, si elle voit un animal dangereux, si elle comprend que des chasseurs approchent, elle les fait rentrer dans cette poche et s'enfuit, les emportant avec elle, bien à l'abri ; et elle agit ainsi jusqu'au moment où les petits sont capables par eux-mêmes de chercher ce dont ils ont besoin pour se nourrir et de veiller sur leur vie<sup>lii</sup>.

Sur ces terres, les hommes sont presque tous glabres, quel que soit leur âge, et ils n'ont pas de poils. Ils nagent très bien, les hommes comme les femmes, et s'habituent à nager dès leur plus jeune âge. Ils instituent comme héritiers les fils de leurs sœurs, parce qu'ils sont sûrs qu'ils sont de leur sang. Les femmes considèrent comme contraignant d'enfanter alors qu'elles sont adolescentes ; pour cette raison, si elles sont enceintes, elles avortent grâce à une plante qui produit cet effet. Mais quand elles ne sont plus dans la fleur de l'âge, alors elles mettent des enfants au monde et les élèvent. Mais celles qui sont de sang royal considèrent comme infâmant de refuser quelque chose à un homme de la noblesse. Presque toujours, à la mort d'un roi, certaines de ses épouses veulent être ensevelies avec le défunt, avec les parures que celui-ci aimait quand il était vivant ; puis viennent les esclaves et les clients ; ils pensent en effet que, de cette manière, ils vivront à ses côtés, auprès des dieux, pour l'éternité<sup>liii</sup>. Quelques peuples éclaboussent du sang de leurs enfants tout-petits les représentations des dieux. D'autres, plus humains, ont des prêtres qui ont pour règle de ne pas couper leurs barbes, s'ils en ont, ni leur cheveux, et de ne pas les peigner de toute leur vie. Dans certains lieux, à cause des

*Atque omnibus fere in continentis regionibus aurum ex fluminibus colligunt aut ex vicinis fluminibus locis, non magna tamen diligentia (neque enim numos cudunt) minutis plerunque cum terra globulis, sed saepe etiam librari pondere ac nonnumquam multo maioribus. Gemmas uero maximeque margaritas ii habent populi qui Cubagae et Cumanae et Terarequi insulis (sic enim eas appellant) in septentrionem uersis paulum a media coeli conuersione declinantibus sunt proximi; ubi eas urinatores expiscantur, tanta cum mari assuetudine ut semiborae interdum spatium conchis margaritarum conquirendis sub aqua se contineant. Earum magnas ab incolis regibus Hispanis tradita nobilium foeminarum mundum facile auxit.*

*Atque ea quidem omnia ante hos plane annos quibus haec a nobis conscribi coepta sunt contigerunt; nam quae proxime gentes bello ab Hispanis sunt denictae, eae porro et uestium cultu et oppidorum nobilitate et bellandi studio et hominum frequentia et finium ac regnorum amplitudine, reliquis earum regionum omnibus multum praestant quorum nonnulli solem et lunam uti uirum et uxorem colunt. Neque impuberes plane sunt, uenusta etiam forma et probis moribus foeminae, tum ornatae gemmis praeter caetera extremas quoque suras ad talones usque. Auro autem sic abundant ut parietes templorum ac domorum reges eo uestiant; et uasis ad uictum domesticum prope omnibus, uti nos ab abenis aut testaceis, sic illi aureis utantur. Itaque uicti magno auri pondere Hispaniam refererunt. Cum iis, quos superiore diximus, populis Messicum Temistanae regionis oppidum egregium in lacu salsae aquae situm, sub Cancro fere ad conuersionem positum, numerare nos oportet, cum plerisque non oppidis modo sed etiam regionibus ac magno terrarum spatio uectigale factum. Quod si quas etiam terras ad australem uerticem positas Hispaniae imperio adiecerint, aestimabitur nullus prope antiquorum hominum labor eorum industriam aequauerit.*

*Alia ex parte Lusitani, classe ab rege comparata, in austrum ab Hesperidibus conuersi Africaeque promontorio, quod Bonam spem appellant, traiecto, Aethiopici Oceani se primum ostendentibus littoribus,*

marécages, les habitants construisent les maisons dans les arbres et les habitent avec femmes et enfants.

Dans presque toutes les régions du continent on ramasse de l'or dans les rivières ou dans le voisinage de celles-ci, mais sans grand zèle : en effet ces peuples ne frappent pas de monnaie. Ce sont la plupart du temps de petites pépites, mêlées à de la terre, mais souvent elles pèsent une livre et sont parfois beaucoup plus grosses. Mais les peuples qui habitent les îles de Cubaga, Cumana et Terarequi<sup>liv</sup> (c'est ainsi qu'elles sont appelées), situées tout près de l'Équateur, un peu au nord, ont des pierres précieuses et surtout des perles ; là, des pêcheurs les pêchent dans la mer, avec une telle habitude de celle-ci qu'ils peuvent rester sous l'eau une demi-heure à chercher les coquillages qui contiennent les perles. La grande richesse de ces terres, livrées par les habitants aux rois d'Espagne, a facilement accru la parure des femmes nobles.

Et toutes ces découvertes, ils les ont faites avant les années où j'ai commencé à écrire cette œuvre<sup>lv</sup>. En effet, les peuples que les Espagnols ont soumis tout récemment par la guerre l'emportent de beaucoup sur ceux des autres régions par la beauté de leurs vêtements, la noblesse des villes, l'art de la guerre, le nombre des habitants et la grande taille des territoires et des royaumes ; quelques-uns d'entre eux vénèrent le soleil et la lune comme un homme et son épouse ; les hommes ne sont pas totalement glabres ; les femmes sont très belles, honnêtes dans leurs mœurs et ornent tout leur corps de pierres précieuses même sur le bas des jambes, jusqu'aux talons. Ils ont tant d'or que les rois en revêtent les murs de leurs palais et des temples ; et presque tous les récipients qu'ils utilisent pour l'usage domestique sont en or, comme les nôtres sont en bronze ou en terre ; c'est pour cette raison qu'une fois vaincus ils ont comblé l'Espagne d'une grande masse d'or. Avec les peuples dont nous avons parlé plus haut, il nous faut aussi compter la remarquable ville de Mexico, située sur un lac d'eau salée<sup>lvi</sup>, dans la région de Temistana, tout près du tropique du cancer, devenue le bien des Espagnols non seulement avec ses nombreuses villes mais aussi ses régions et son vaste territoire. Et si des terres de l'hémisphère sud viennent encore s'ajouter à l'empire de l'Espagne, bien peu des exploits des Anciens égaleront, dans l'estime de l'humanité, l'entreprise de ce peuple.

De l'autre côté, avec une flotte constituée par le roi, les Portugais<sup>lvii</sup> partirent des Hespérides et se dirigèrent vers le sud ; et après avoir franchi le cap de l'Afrique qu'on appelle cap de Bonne Espérance, les côtes de l'Océan Éthiopien leur

*ad continentem nigrorum hominum terram, quae appellatur Cephalae, naues appulerunt, auro diuitem, quod interiores eo important populi, ut res alias contra mercentur, nullo id pondere aut mensura, sed tantum frustis ex oculorum fide atque arbitrio permutantes, ut qui accipiunt saepe lucrum centupli faciant; atque ibi arcem condiderunt. Deinde ad Mogambicem regionem delati, portu egregio et aduenarum frequentia nobilem, arce item posita, eius sunt potiti. Labrum inferius hi sibi homines perforant ossulaque aut gemmas foraminibus appendunt cultus honestioris gratia. Quiloae deinde regem bello deuictum expulerunt eumque tenuerunt. Oppidani domus nostro more habent exaedificatas, colore ipsi inter nigrum albumque, uestibus liberaliter induti. Aliis post hos relictis populis, mare Rubrum ingressi, complures nigrorum item et bonorum hominum ac bello fortium ciuitates adierunt, qui natis statim foeminis naturam consuunt, quoad urinae exitus ne impediatur easque, cum adoleuerint, sic consutas in matrimonium collocant, ut sponsi prima cura sit conglutinatas atque coalitas puellae oras ferro interscindere; tanto in honore apud homines barbaros est non ambigua ducendis uxoribus uirginitas! Ac Lusitanis mediam Rubri maris partem transgressis, Zides se oppidum obtulit amplo cum portu, ad quod quidem Indici populi suas merces conuehebant: eas Aegyptii qui eo loci mercaturae causa quotannis conuenire consueuerunt, camelis imponebant Alexandriamque perferebant; quas quidem Veneti merces, stato anni tempore eam ad urbem adnauigantes, coebebant domumque conuectas omnium gentium mercatoribus, ea se de causa uulgo petentibus, uenditantes, incredibili auri prouentu ciuitatem locupletabant suam. Sed posteaquam ad eas regiones Lusitani uenerunt, magna rerum commutatio est consequuta; quicquid enim fere mercaturae causa ex omnibus Arabiae Indiaeque locis mare Rubrum importabatur, ipsi emere domumque conuehere coeperunt;*

apparurent pour la première fois ; ils poussèrent leurs navires vers le continent, la terre des noirs, qu'on appelle Cephalae<sup>lviii</sup> ; elle est riche en or ; les habitants de l'intérieur du pays amènent là le métal précieux pour l'échanger contre d'autres biens ; ils n'utilisent ni poids ni mesures mais échangent leurs pépites en se fiant simplement à leurs yeux et à leur jugement, de sorte que ceux qui les reçoivent font souvent un centuple bénéfique ; les Portugais fondèrent là une place-forte. Puis ils gagnèrent la région du Mozambique, à laquelle un port remarquable et l'abondance des étrangers conféraient un grand prestige ; après avoir établi là une citadelle, ils se rendirent maîtres de la région. Dans ces contrées, les indigènes se percent la lèvre inférieure et y portent en pendentif de petits os ou des pierres précieuses pour se parer très élégamment. Les Portugais chassèrent ensuite du pouvoir, après l'avoir vaincu par les armes, le roi de Quiloa<sup>lix</sup>, et le firent prisonnier. Dans les villes, les maisons des indigènes sont construites comme les nôtres ; la couleur de leur peau se situe entre le noir et le blanc et ils couvrent leur corps de nombreux vêtements.

Après avoir laissé derrière eux d'autres peuples, ils entrèrent dans la mer Rouge et gagnèrent un grand nombre de villes habitées elles aussi par des hommes noirs, bons et courageux à la guerre ; dès la naissance ils cousent le sexe des femmes, de manière à ne pas empêcher d'uriner ; et quand elles ont atteint l'adolescence, ils les marient ainsi cousues, de sorte que le premier soin du mari est de trancher par le fer les chairs de la jeune fille ainsi réunies et reserrées ; tant il est important chez ces barbares que la virginité des femmes qu'ils épousent ne soit pas sujette à caution. Après avoir franchi la moitié de la mer Rouge, ils rencontrèrent la ville de Zidès<sup>lx</sup>, pourvue d'un vaste port où les peuples des Indes amènent leurs marchandises ; les Égyptiens, qui ont pris l'habitude d'y venir chaque année faire du commerce, chargeaient ces marchandises sur leurs chameaux et les emmenaient à Alexandrie. Les Vénitiens qui faisaient voile, à un moment précis de l'année, jusqu'à Alexandrie les achetaient et, après les avoir ramenées chez eux, les vendaient à des marchands de toutes nations, qui se rendaient en foule à Venise pour cette raison, enrichissant ainsi leur cité par un afflux d'or incroyable. Mais l'arrivée des Portugais dans ces parages provoqua de grands bouleversements : en effet, presque tout ce qui était apporté en mer Rouge, de tous les lieux de l'Arabie ou de l'Inde, pour être vendu, ils l'achetaient et entreprenaient de l'emmenner chez eux.

*qua adductus necessitate rex Aegyptius anno ab urbe condita millesimo octogesimo, Zidensium in portu qui quidem in intimi eius maris sinu sunt, classem magno sumptu comparavit, ut ab Indiae maris navigatione Lusitanos auerteret ; sed ab illis ad Dium in ostio Indi fluminis oppidum uictus, classe capta et incensa, rem inchoatam reliquit. Zidenses nullam postea, uel omnino modicam rerum Indicarum aduersionem habuerunt ; ita Aegyptios Venetosque instituta antiquitus mercaturae ratio, quae intercipi nullo posse tempore uidebatur, alio conuersa prope deseruit.*

*Neque hercule propterea Lusitani finem progrediendi fecerunt sed ad complures Arabici, Persici Indicique insulas Oceani atque ad innumeros continentis portus conuentusque hominum profecti, syluis felicibus odorum omni genere, ebore, argento, auro, gemmis beatos, se contulerunt ; et Colocuet, oppido propter affluentem earum rerum, quas in primis quaerebant atque adamabant, copiam maxime omnium opportuno, proeliis secundis factis et munitionibus institutis in potestatem redacto, eas regiones tenuerunt ; Taprobaneque insula multorum mensium itinere post tergum relicta, quo nemo unquam penetrauit sui regis signa audacissime felicissimeque intulerunt. Tametsi maiore omnino audacia, felicitate autem nunquam alias audita, si uixisset, Ernandus Maglaianes Lusitanus fuit qui, Hispaniae regum opibus classe comparata, uiae initio in Austrum se flectens atque ultra mediam coeli conuersionem propter continentis terrae oras dextrorsum uelificans, magno spatium ad polum uersus peracto, ut illum longius altiore quam nobis noster sit, eo in itinere habuerit et freti quod nunc Maglaianis appellant, angustiis trecentorum millium passuum in longitudinem decursis, iterum ad medium coeli spatium se conuertit ; deinde ad aurorae populos atque insulas odoratarum arborum plenas, quas Molucas appellant, medium complexus globi solidi spatium peruenit ibique pugnans interiit ; postremo illius comitatus per Lusitanorum partis Oceanum, labore plurimo uniuersi orbis terrarum navigatione triennio confecta, in Hispaniam rediit ; cumque totius itineris enumeratis diebus rationem, quam in tabulis habebat, repetisset,*

Poussé par la nécessité, en l'an 1080 après la fondation de Venise<sup>lxi</sup>, le roi d'Égypte constitua à grands frais une flotte dans le port de Zidès, situé dans une rade de la mer Rouge, pour dissuader les Portugais de naviguer dans la mer des Indes. Mais vaincu par ceux-ci près de Diu<sup>lxii</sup>, une ville située à l'embouchure du fleuve Indus<sup>lxiii</sup>, il vit sa flotte prise et incendiée et renonça à son projet. Par la suite, les habitants de Zidès ne reçurent plus d'arrivages de marchandises indiennes, ou très peu ; c'est ainsi qu'Égyptiens et Vénitiens se virent pratiquement contraints à abandonner une tradition commerciale établie depuis l'antiquité, que le temps ne semblait pouvoir interrompre.

Ce n'est pas pour autant, par Hercule, que les Portugais cessèrent leur progression mais, ayant gagné les îles très nombreuses des océans Arabe, Persique et Indien, les ports et les villes innombrables du continent, ils se consacrèrent avec succès à [exploiter] les forêts riches en aromates de tout genre, l'ivoire, l'argent, l'or, les pierres précieuses ; et une fois qu'ils eurent soumis, par une série de victoires, puis fortifié Colocuet<sup>lxiv</sup>, la ville la plus importante de toutes par l'abondant afflux qui y parvenait de ces biens que les Portugais recherchaient et appréciaient par-dessus tout, ils furent maîtres de ces régions. Ayant dépassé l'île de Taprobane<sup>lxv</sup> au bout d'un voyage de plusieurs mois, ils portèrent les enseignes de leur roi, avec une audace et une chance sans pareilles, là où personne n'était parvenu. Cependant, celui qui fit preuve de l'audace la plus grande, et qui aurait connu une félicité sans égale s'il avait vécu, fut Ferdinand de Magellan<sup>lxvi</sup>, un Portugais, qui, après avoir constitué une flotte aux frais du roi d'Espagne, se dirigea d'emblée vers le sud, puis, une fois passé l'Équateur, fit voile vers la droite parce qu'il suivait les côtes du continent ; ensuite, après avoir accompli une longue course vers le pôle puisque le pôle était pour lui, dans ce voyage, beaucoup plus lointain que le nôtre ne l'est pour nous, et franchi les étroits méandres du détroit qu'on appelle maintenant détroit de Magellan, long de trois cent milles<sup>lxvii</sup>, qui traverse le continent, il se dirigea à nouveau vers la zone équatoriale. Il parvint ensuite chez les peuples de l'aurore et à des îles couvertes d'arbres aromatiques, qu'on appelle les Moluques<sup>lxviii</sup>, après avoir parcouru la moitié du globe terrestre ; et là il mourut dans un combat. Ensuite, après avoir accompli, au prix d'un effort considérable, la circumnavigation de la terre, ses compagnons revinrent en Espagne en passant par la partie de l'océan qui appartient aux Portugais ; et comme, ayant compté les jours pendant tout le voyage, ils avaient fait le décompte de ce qui figurait sur leurs tablettes,

<p><i>uno sibi annos illos die longiores factos, de dierum nominibus domi audiens, reperit ; qui omnino anni, si se is ad Orientem, domo profectus, conuertisset, ac contra solem usquequaque currens illud ipsum iter uniuersum confecisset, uno breuiore die redeunti sane fuissent ; semper enim tanto citius orienti soli occurrens, quanto plus itineris post se circumuectus reliquisset, emenso demum totius terrae globo, die uno prius solem sibi orientem quam cum uiae se dederat profecto habuisset.</i></p>	<p>ils découvrirent, en entendant le nom du jour quand ils rentrèrent dans leur patrie, que ces [trois] années avaient été pour eux plus longues d'un jour<sup>lxix</sup>. Si, partant de chez lui, Magellan s'était dirigé vers l'Orient, et qu'il ait fait le même voyage dans le sens inverse de la course du soleil, ces mêmes années auraient sans nul doute été plus courtes d'un jour lorsqu'il serait rentré : en effet, ayant avancé aussi vite vers le soleil levant, ayant laissé autant de chemin derrière lui dans son tour du monde, quand il aurait eu, à terme, parcouru la totalité du globe, il aurait assurément vu le jour se lever sur son retour un jour plus tôt par rapport au moment où il était parti.</p>
--	--

<sup>i</sup> Pietro Pasqualigo (1472-1515), ami de Bembo, fut ambassadeur de Venise et représenta la Sérénissime dans de nombreuses cours européennes ; il séjourna auprès du roi du Portugal en 1500-1501. Il fait dans sa correspondance un tableau des découvertes en cours.

<sup>ii</sup> Manuel I<sup>er</sup> du Portugal (1469-1521), cousin du roi Jean II auquel il succéda en 1495, fut un des souverains portugais qui a le plus encouragé expéditions et conquêtes. Sous son règne, Vasco de Gama découvrit la route maritime des Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance en 1498, Pedro Alvares Cabral découvrit le Brésil en 1500, Francisco de Almeida devint le premier vice-roi des Indes portugaises en 1505 et conquiert de nombreuses places sur les côtes de l'Océan Indien et Afonso de Albuquerque, qui lui succéda de 1509 à 1515, assura au Portugal le contrôle des voies commerciales de l'Océan Indien et du Golfe Persique. Tout cela contribua à la construction de l'empire colonial portugais et à un développement du commerce qui fit du Portugal un des pays les plus riches et plus puissants du monde. Le titre complet du roi Manuel I<sup>er</sup> témoigne de cette volonté d'expansion territoriale, puisqu'il est « Roi de Portugal et des Algarves, de chaque côté de la mer en Afrique, duc de Guinée et de la conquête, de la navigation et du commerce d'Éthiopie, d'Arabie, de Perse et d'Inde ».

<sup>iii</sup> Ces deux anciennes régions romaines se situent en Afrique du nord, en bordure de l'Atlas Saharien, et sont baignées par l'Océan Atlantique. La Gétulie est au sud de la Numidie et de la Maurétanie, « terre des Maures » chez les Romains. Cela correspond approximativement au Maroc moderne.

<sup>iv</sup> Si l'on sait peu de choses sur la formation et la vie de Colomb avant son arrivée au Portugal, il est évident pour tous ses biographes qu'il avait dans sa jeunesse acquis une solide expérience de la mer et des bateaux et une intuition unique pour les choses de la navigation, sur la Méditerranée d'abord, mais surtout sur l'Océan Atlantique où Gênes, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, envoyait régulièrement ses hautes nefes, vers l'Espagne et le Portugal certes, mais aussi vers l'Angleterre. À cette époque, les marins italiens, et plus particulièrement les Génois, se sont affranchis de la navigation côtière et ont appris à maîtriser la navigation sans escale, d'abord en Méditerranée puis sur l'Atlantique, se dotant ainsi d'une expérience sans pareille dans la connaissance des vents, des courants et de tous les signes ainsi que d'un sens aigu des routes à suivre (J. Heers, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1991, p. 48-51).

<sup>v</sup> Cette présentation des choses est loin d'être exacte. La théorie des cinq zones est certes une théorie déjà exposée par Aristote et développée par Géminos dans son *Introduction aux phénomènes* et Strabon dans sa *Géographie* ; tous reportent alors sur la sphère terrestre les cercles de la sphère céleste, cercles polaires, tropiques, équateur, et les divisions qui en résultent. Longtemps seules les zones tempérées, c'est-à-dire situées entre les tropiques et les cercles polaires, avaient été considérées comme habitables, et on pensait que la terre comportait ainsi quatre zones habitables réparties symétriquement, deux dans chaque hémisphère. Mais dès Eratosthène, Polybe et Posidonios, on savait que la zone équatoriale était moins aride que les zones tropicales et on supposait qu'elle pût aussi compter des habitants (G. Aujac, *La géographie dans le monde antique*, Paris, P.U.F. 1975, p. 52-61).

<sup>vi</sup> Voir G. Aujac, *La géographie dans le monde antique*, p. 58 : « Le déplacement du soleil sur l'écliptique est rapide au moment de l'équinoxe, quand le soleil est au zénith de l'équateur, tandis qu'il semble s'arrêter pendant quarante jours lorsqu'il est au zénith pour les habitants des tropiques ; ensuite le mouvement quotidien du soleil est plus rapide quand le soleil parcourt l'équateur céleste, grand cercle de la sphère, que quand il décrit les tropiques ».

<sup>vii</sup> Le projet de Colomb était plus précis puisqu'il s'agissait d'atteindre les Indes par voie maritime, c'est-à-dire par l'ouest. A ce moment, le commerce avec l'orient ne se faisait que par la voie terrestre, longue et périlleuse, ou par le moyen d'intermédiaires, ce qui multipliait le prix des marchandises.

<sup>viii</sup> Après avoir séjourné sept ou huit ans à la cour du roi du Portugal, Colomb était arrivé à la cour d'Espagne en 1484 ou 1485 et avait attendu sept ans avant de trouver auprès des souverains un accueil favorable à ses projets,

essentiellement parce que ceux-ci voulaient tout d'abord achever la *Reconquista* et y consacraient tous les moyens disponibles. Une fois Grenade tombée, la voie était libre pour de nouveaux projets, d'autant plus que les caisses du Trésor étaient vides et que les Rois Catholiques avaient un urgent besoin de richesses, et en particulier d'or.

<sup>ix</sup> Selon Strabon, Posidonios avait établi que la circonférence terrestre mesurait 180 000 stades, soit 35 000 kilomètres ; cela rendait possible l'espoir d'une circumnavigation permettant d'atteindre les Indes par l'Ouest. Cependant, pour obtenir l'accord des Rois Catholiques, Colomb ne présenta pas les nombres avancés par Posidonios, trop impressionnants mais d'autres, plus réduits.

<sup>x</sup> Il semble qu'il ne s'agisse pas d'Avicenne, qui n'a pas donné la mesure de la circonférence terrestre, mais d'un autre savant arabe, Al-Farghani (Alfraganus, 805-880) qui mesura avec une grande exactitude le diamètre de la terre. Colomb utilisa ses données mais changea les unités soit volontairement, pour présenter aux Rois Catholiques des nombres moins effrayants, soit involontairement, ayant confondu milles arabes et milles romains (Sur ce problème, voir notre édition de Pierre Martyr d'Anghiera, *Décades du nouveau monde, I La décade océane*, Paris, Les Belles lettres, 2003, note 32, p. 277-278 ; cette édition sera mentionnée *infra* Anghiera 2003).

<sup>xi</sup> Selon la légende, Venise fut fondée le 25 mars 421 ; 1071 correspond donc à 1492.

<sup>xii</sup> Colomb aborda les Bahamas ; les quatre petites îles sont les actuelles îles Watling (baptisée San Salvador par Colomb), Rum Cay (Santa Maria de la Concepción), Long Island (Fernandina) et Crooked (Isabela) ; les deux grandes sont Cuba, d'abord appelée Juana, et l'actuelle Haïti / Saint-Domingue, appelée par Colomb Española (Hispaniola dans les textes latins), « petite Espagne », à cause de sa beauté et de la douceur de son climat, qui évoquaient, selon Colomb, l'Espagne au printemps.

<sup>xiii</sup> Anghiera 2003, 1, 7, p. 19 : *Illarum quarundam litora cum abraderent, cantantem inter condensa nemora philomenam mense novembri audierunt*. Pierre Martyr d'Anghiera a tiré bon nombre de ces informations du premier journal de bord de Colomb, dont nous possédons l'abrégé : les bijoux d'or sont signalés les 13 et 17 octobre, les canoës le 13 octobre, les chiens muets les 17 et 28 octobre, la matière textile végétale et les rossignols, le 6 novembre, les 38 hommes laissés sur l'île, le 2 janvier.

<sup>xiv</sup> Anghiera 2003, 1, 11, p. 23 : *Canoas autem illas ex solo cavato acutissimis lapidibus ligno, longas sed angustas construunt*.

<sup>xv</sup> Anghiera 2003, 1, 14, p. 25-26 : *Panem et ex frumento quodam panico [...] conficiunt ; est huius panicula longior spitama in acutum tendens, lacerti fere crassitudine ; grana miro ordine a natura confixa ; forma et corpore pisum legumen aemulantur [...] maizium id frumenti genus appellant*.

<sup>xvi</sup> Anghiera 2003, 3, 22, p. 83 : *Quatuor canes in ea, sed non latrabiles, aspectus foedissimi, quos comedunt uti nos haedos, comperere*.

<sup>xvii</sup> L'unité romaine du *scripulum* (1, 125g) ; l'oiseau est sans doute le colibri-abeille, qui ne vit qu'à Cuba et pèse 1,95g. Pierre Martyr n'en parle pas ; le renseignement vient sans doute du *Sumario de la natural historia de las Indias*, d'Oviedo, dont le ch. 47, *Parajo mosquito*, est consacré à cet oiseau (G. Fernandez de Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, México-Buenos Aires, Fondo de cultura economica, 1950, ch. 47, p. 186-187).

<sup>xviii</sup> Anghiera 2003, 1, 16, p. 27 : *Psittacos quorum alii virides erant, alii flavi toto corpore, alii similes Indicis torquati minio, uti Plinius ait, quadraginta tulerunt, sed coloribus vivacissimis et laetis maximo opere*.

<sup>xix</sup> Anghiera 2003, 1, 18, p. 29 : *Ex arboribus velut apud seres vellera colliguntur*.

<sup>xx</sup> Anghiera 2003, 1, 15, p. 27 : *Quantum signis colligere licuit, ex fluviorum arenis ab altis montibus collabentibus, id neque magno labore lectum*.

<sup>xxi</sup> Voir *supra* note XIV.

<sup>xxii</sup> Anghiera 2003, 1, 11, p. 23 : *Vsus ferri apud eos nullum invenitur [...] sed ex fluvialibus quibusdam durissimis lapidibus praeacutis omnia apud illos diduci certum est*.

<sup>xxiii</sup> Anghiera 2003, 1, 15, p. 27 : *Et est apud eos aurum alicuius aestimationis nam auricularum torulis et naribus perforatis insertum in tenuissimas diductum laminas ferunt*.

<sup>xxiv</sup> Anghiera 2003, 1, 19, p. 29 : *Octo et triginta viros apud eum regem de quo supra memoravimus reliquit, qui locorum et temporum naturam donec ipse reverteretur inquirerent. [...] Ad Hispaniam Colonius rediturus vela dari imperat, secum decem viros ex illis abducens*.

<sup>xxv</sup> Anghiera 2003, 1, 21, p. 31 : *Duabus igitur his causis commoti sanctissimi hi duo consortes XVII ad secundam expeditionem navigia parari iubent [...] ultra ducentos et mille armatos pedites illi imperant conduci, inter quos omnium mechanicarum artium fabros et opifices innumeros stipendio accersiri iubent*.

<sup>xxvi</sup> Anghiera 2003, 2, 2, p. 37 : *Ad laevam multo magis quam itinere primo aquilonem secuti data opera vertere proras ; propterea in Canibaliu sive Caribium insulas [...] inciderunt*.

<sup>xxvii</sup> Anghiera 2003, 2, 5, p. : *Ex pueris et mulieribus captivis quos ex aliis insulis praedati fuerant vel obsequii vel epularum gratia servatis ad nostros circiter triginta confugiunt ; voir aussi 1, 12, p. 25 : Mulieres comedere apud eos nefas est et obscenum*.

<sup>xxviii</sup> Anghiera 2003, 2, 3, p. 37 : *Insulam peragrantes innumeros sed XX tantum aut XXX domorum singulos vicos inveniunt [...] ligneas omnes et sphaerali forma fabricatas esse aiunt [...] tegunt deinde palmarum et quarundam aliarum similium arborum foliis contextis modo tutissimo a pluvia*.

<sup>xxix</sup> Anghiera 2003, 2, 28, p. 59 : *Eo mense [décembre] avium aliae nidificarent, alia filios iam natos in nidis haberent*.

<sup>xxx</sup> Ce fut Isabela. Construite dans un lieu inapproprié et malsain, elle fut très vite abandonnée au profit de Santo Domingo (l'actuelle Saint-Domingue), fondée par Barthélemy Colomb.

xxx<sup>i</sup> Bembo omet un fait important : à son retour, Colomb ne trouva pas un seul Espagnol vivant, et le camp de fortune que les colons avaient installé avait été incendié.

xxx<sup>ii</sup> Pierre Martyr consacre la moitié du livre IX de la première décade aux croyances des insulaires et au culte des zèmes ; *Anghiera* 2003, 9, 16, p. 201 : *Est in insula regio nomine Caunana ; ex duobus montis cuiusdam specubus prodiisse genus hominum garrunt.*

xxx<sup>iii</sup> *Anghiera* 2003, 9, 15, p. 201 : *Ex gossampio namque intexto, stipato interius, sedentes imagines formant quae nocturnos, quo pacto parietibus illos nostri pictores infigunt, aemulantur lemures. [...] Haec simulacra Zemes apellant indigenae, quorum minora infantulos daemones referentia cum hostibus manus collaturi, frontibus alligant [...] Quisque regulus suum habet Zemen quem colat.*

xxx<sup>iv</sup> *Anghiera* 2003, 9, 20, p. 207-209 : *Subiacent et alteri superstitionum generi, mortuos putant noctu vagari [...] si quis autem apud se iacere mortuum aliquando suspicatur, cum quid novi senserit in lecto, utri attractatione se dubio solvi balbutit ; cuncta namque aiunt mortuos posse humana membra suspicere praeter umbilicum ; si umbilico igitur mortuum esse dignoscit, tactus illico resolvit.*

xxx<sup>v</sup> *Anghiera* 2003, 9, 25, p. 215 : *Eo ieiunio grati Zemibus se habuisse in responsis retulerunt venturam non multo post annos ad eam insulam gentem coopertam vestibus, quae ritus ac caerimonias omnes insulares esset vastatura filiosque omnes ipsorum aut peremptura aut privatura libertate.*

xxx<sup>vi</sup> *Anghiera* 2003, 3, 17-18, p. 77-79 : *Neque enim quicquam est inter edulia quod tanti faciant quanti serpentes illos ; popularibus eos comedere minus licet quam apud nos phasianos aut pavones ; voir aussi 5, 14, p. 125-127.*

xxx<sup>vii</sup> *Anghiera* 2003, 3, 30, p. 93 : *Aetas est illis aurea, neque fossis neque parietibus aut sepibus praedia sepiunt. Apertis vivunt hortis ; sine legibus, sine libris, sine iudicibus suapte natura rectum colunt.*

xxx<sup>viii</sup> Bembo reprend le nombre avancé par Pierre Martyr, mais non l'unité ; la distance qu'il indique est donc totalement fausse.

xxx<sup>ix</sup> Ce sont les îles du Cap-Vert.

xl *Anghiera* 2003, 3, 13, p. 73 : *Summus vero Pontifex Alexander Sextus Regi et Reginae Hispaniarum per plumbatas concessit bullas, ne quis princeps alius incognitas illas regiones pertingere auderet. A septentrione ad austrum linea recta extra parallelum insularum quae dicuntur Caput Viride proiecta, ut dissidii causa tollatur leucas centum, ex composito demum tercentum ; credimus has insulas esse Hesperides. Hae sunt regis Portugaliae et inde sui nautae, nova littora quotannis detegentes, semper in levam a tergo Africae, per Aethiopia maria, ad orientem vertebant proras, neque ab Hesperidibus unquam ad meridiem, aut ad occidentem Portugalenses adhuc navigaverant. Le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1494, établit la ligne de démarcation entre Espagnols et Portugais à 374 lieues (2050 kms) du Cap-Vert, soit à 46°30' de longitude Ouest. Cette mesure, qui succédait aux bulles *Aeterni regis* (1481) et *Inter Cetera* (1493), semblait favoriser ouvertement les Espagnols ; elle allait en fait donner le Brésil aux Portugais.*

xli Presque 1500 kilomètres. Martyr indique 1100 kilomètres environ pour le Vénézuëla (*Anghiera* 2003, 6, 17, p. 153).

xlii *Anghiera* 2003, 5, 6, p. 119 : *Virgines enim, capillis per humeros sparsis, frontibus tamen vitta ligatis, nullam sui corporis partem cooperiunt.*

xliii *Anghiera* 2003, 5, 12, p. 125 : *Oratione habita, pensilem illum humeris captant pensilemque usque ad suae regiae pagum humeris portant.*

xliv *Anghiera* 2003, 6, 13, p. 147 : [...] *Vina vero tam alba quam rubentia, non ex uvivis sed ex diversis fructibus compressa, non iniucunda tamen.*

xlv *Anghiera* 2003, troisième décade, 4, 6, p. 239 : *Ad elegantiam se ipsos depingunt quorundam pomorum succo ad id in hortis nutritorum, nigris ac rubentibus, uti Agatirsos legimus.*

xlvi *Anghiera* 2003, 8, 8, p. 177 : *Ibi homines cucurbitula quadam in anterioris braciae caligarum nostrarum similitudinem scissae vel testa marina mentulam et genitalia includunt [...] De cetero nudi.*

xlvii *Anghiera* 2003, 8, 15, p. 183 : *Primatam ibi cadavera super cratibus igni lento supposito distendunt, ut paulatim consumptis carnibus ossa pelle inclusa desiccata detineantur, quae postmodum in honore habent, servantque tamquam penates. Voir aussi Deuxième décade, ch. 3, 9 ; Troisième décade, ch. 4, 13.*

xlviii *Anghiera* 2003, 9, 2-3, p. 187-189 : *Cum leucas se tercentum navigasse ventum illum secuti arbitrarentur, poli Arctici aiunt se aspectum amisisse. [...] Stellarum tamen aliam aiunt se prospexisse faciem densamque quamdam ab horizonte vaporosam caliginem quae oculos fere obtenebraret. Les quatre étoiles sont sans doute celles qui constituent la Croix du sud.*

xlix *Anghiera* 2003, 9, 4, p. 189 : *Ad nostros duo et triginta veniunt obviam, arcubus ac missilibus telis onusti, parati ad certamen, ceteri subsequebantur eodem modo instructi ; Germanis aut Pannonibus proceriores aiunt eos esse incolas.*

<sup>1</sup> C'est-à-dire cent cinquante kilomètres environ. Pour l'Amazone, Pierre Martyr indique 165 kilomètres, mesure exacte si on ne tient compte que de l'Amazone elle-même (*Anghiera* 2003, 9, 8, p. 193 : *In fluvium se inquirunt incidisse, nomine Maragnonum, adeo latum ut fabulosos suspicer [...] insulisque refertum et piscibus. Leucas dicere audent triginta amplius latum).*

li *Anghiera* 2003, 9, 10, p. 195 : *Arbores ibi esse adeo proceras balbutiunt, ut pleraeque sexdecim hominum manu iunctorum in gyrum vix lacertis concludi quirent.*

lii *Anghiera* 2003, 9, 10, p. 195-197 : *Inter eas arbores monstruosum illud animal vulpino rostro, cercopitheca cauda, vesperilionis auribus, manibus humanis, pedibus simiam aemulans, quod natos iam filios alio gestat quocumque proficiscatur utero exteriori in modum magnae crumenaе, repertum est [...] Experimento esse compertum aiunt, eo semper utero crumenaali animal filios secum portare, nec illos inde umquam emittere, nisi aut recreandi aut lactandi gratia, donec sibi victum per se quaeritare didicerint. Il s'agit de l'opossum.*

- 
- <sup>liii</sup> À une exception près, les informations contenues dans ce paragraphe proviennent du chapitre 10 du livre d'Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias* ; ce chapitre est intitulé *De los indios de Tierra Firme y de sus costumbres y ritos y ceremonias* (G. Fernandez de Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, ch. 10, p. 115-143, en particulier p. 122, 128, 136, 138, 140).
- <sup>liv</sup> Ces trois lieux appartiennent à l'actuel Vénézuëla ; Cubaga est une île qui porte ce nom aujourd'hui encore, Terarequi est le nom indigène de la grande île de Margarita (littéralement « la perle ») située au nord-est de Caracas, dans la mer des Caraïbes. Cumana n'est pas une île mais une ville côtière de ce pays et, comme Cubaga, elle se situe sur la côte baptisée côte des Perles par les Espagnols.
- <sup>lv</sup> Bembo a commencé à rédiger son *Histoire de Venise* vers 1534.
- <sup>lvi</sup> Le lac Texcoco, aujourd'hui disparu, situé dans la vallée de Mexico.
- <sup>lvii</sup> Plus patriote que les Espagnols eux-mêmes, Pierre Martyr déteste les Portugais, qu'il accuse constamment de tous les maux. Il ne parle donc pas de leurs exploits à l'exception de la circumnavigation de Magellan, accomplie certes par un Portugais, mais au service de la couronne espagnole.
- <sup>lviii</sup> Région de l'actuelle Sofala, au Mozambique.
- <sup>lix</sup> Kilwa, en Tanzanie ; c'est Francisco de Almeida, nommé par Manuel I<sup>er</sup> vice-roi des Indes Portugaises, qui fut l'acteur de ces conquêtes.
- <sup>lx</sup> C'est Djeddah.
- <sup>lxi</sup> C'est-à-dire en 1503.
- <sup>lxii</sup> La bataille de Diu eut lieu en 1509 ; les Portugais étaient menés par le vice-roi des Indes, Francisco de Almeida.
- <sup>lxiii</sup> Diu est située à plus de 300 kilomètres du delta de l'Indus.
- <sup>lxiv</sup> Calicut, où la paix fut conclue en 1514 par Afonso de Albuquerque.
- <sup>lxv</sup> Il s'agit de Ceylan.
- <sup>lxvi</sup> Pierre Martyr rapporte la circumnavigation de Magellan dans la cinquième décade, et il lui consacre tout le chapitre 7 (Pierre Martyr d'Anghiera, *De Orbe Novo*, les huit décades traduites du latin par P. Gaffarel, Paris, E. Leroux éditeur, 1907, p. 487-509 ; cette édition sera mentionnée *infra Anghiera 1907*).
- <sup>lxvii</sup> 600 kilomètres environ. La mesure est exacte mais ne figure pas chez Pierre Martyr.
- <sup>lxviii</sup> Archipel de l'est de l'Indonésie, grand producteur d'épices.
- <sup>lxix</sup> Cette remarque (exacte) sur le problème du temps est longuement exposée et commentée par Pierre Martyr à la fin du chapitre 7 de la cinquième décade (*Anghiera 1907*, p. 507-509). C'est le phénomène sur lequel Jules Verne a bâti le dénouement de son roman *Le tour du monde en quatre-vingts jours*.